

Colette BELEYS

“UNE PASSION D’ESPAGNE”



Colette BELEYS

UNE PASSION D'ESPAGNE

**Musée Goya
de
Castres**

20 AVRIL - 10 JUIN 1990

REMERCIEMENTS

Que toutes les personnalités et les organismes qui ont permis par leur généreux concours la réalisation de cette exposition trouvent ici l'expression de notre gratitude :

Monsieur Jacques LIMOUZY, ancien Ministre, Député du Tarn, Maire de Castres
Madame Jacqueline SALVAN, Maire adjoint, Présidente de la Commission Culture du Conseil Régional Midi-Pyrénées
Le Conseil Municipal de Castres
Les Services Animation, Coordination Culturelle, le Parc Automobile de la Ville de Castres.

Nos remerciements s'adressent également à :

Monsieur Henri DE COIGNAC, Ambassadeur de France en Espagne
Monsieur José VIDAL-BENEYTO, Directeur Général de la Culture au Conseil de l'Europe
Monsieur Pierre DE BOISDEFFRE, Ambassadeur représentant permanent de la France auprès du Conseil de l'Europe
Monsieur Javier NAGORE SAN MARTIN, Consul Général d'Espagne à Toulouse
Monsieur Jean-Pierre Alban BERNÈS, Professeur de Littérature Hispanique à la Sorbonne
Monsieur ALT
Madame BUFFARD-BOURDEIX
Monsieur le Docteur CHADOURNE
Monsieur et Madame B. CITROËN
Madame DUCHÊNE
Monsieur et Madame GALIANA-MINGOT
Madame PFEIFFER
Madame J. PINGLÉ
Monsieur et Madame RENAND
Mademoiselle TOURNOUD.

Nous remercions tout particulièrement :

Monsieur AUGÉ, Conservateur aux Musées Goya et Jaurès
Madame Marie-Paule ROMANENS, Conservateur aux Musées Goya et Jaurès

Le personnel du Musée Goya :

Mesdames BOSS, MELOT,
Mademoiselle GIACOLETTO,
Messieurs BRIOLS, CARAMAN, LAFOURCADE, OURADOU.

PASSION D'ESPAGNE

Quel exaltant et difficile pari que cette lecture de l'Espagne proposée par Colette Beleys, totalement à contre-courant de ce qui circule aujourd'hui sous le label "espagnol".

Et d'abord son inscription de l'Espagne dans le temps - celle des années 50-60 - avec ses ambiguïtés et ses contresens. Autocratie pure et dure aux relents fascistes, qui dit pourtant vouloir parier pour l'Europe démocratique ; qui bouleverse entièrement sa structure sociale tout en conservant un régime politique pour ainsi dire intact. Capable simultanément de revendiquer la modernité économique et de préserver jalousement sa matrice traditionnelle, de faire appel aux capitaux étrangers et d'engendrer la nudité et le béton colonisateurs de ses plages tout en ne renonçant en rien à la censure de sa vie politique et culturelle. Une Espagne où le grand séisme de la modernisation laisse encore, intacts et intelligibles, des pans entiers de ce que l'on appelait alors **l'Espagne éternelle**, viscères de sa quotidienneté la plus immobile : un éventail dans un train, les marchés et les foires de village, le digne mendiant d'église, des femmes cousant dans la rue, le métier de casseur de pierre, des ecclésiastiques en soutane, la fontaine et la cruche sur la place.

Espaces dans le temps auxquels notre peintre superpose d'autres espaces, dans l'espace de la géographie machadienne, espaces d'une Espagne en marge - préservée ? absente ? - du phénomène radical d'urbanisation et d'homogénéisation de ces années-là. Son cheminement la mène de Lanjaron à Tolède, de Soria à Montehermoso, de Cuenca à Ronda, de Plasencia à Ubeda, d'Aldeatejada à La Alberca, transhumance au cœur de la beauté essentielle, terres et lieux figés, plongés en eux-mêmes, repliés sur l'autoéblouissement de leur splendeur implosive. Mais Colette Beleys va encore plus loin dans l'Espagne qu'elle s'est choisie en radicalisant cette détermination spatio-temporelle par une option thématique centrée sur le stéréotype hispanique le plus passiste : pauvreté et ruralité, Christs et processions, taureaux, flamenco.

Comment les politiciens pragmatiques d'une Espagne modernisée, les **yuppies** des affaires et des finances, les esthètes raffinés et désenchantés de la postmodernité, pourraient-ils se reconnaître dans ces signes d'identité inconfortables, vieilliss, controversés, inquiétants. Dans le meilleur des cas, ils pourraient accepter le constat lucide de Tierno Galvan - Esthétique et Sous-Développement - , et, partant, mieux glorifier le changement, en oubliant précisément que la diachronie des changements se produit sur fond d'une intransigeante volonté de permanence, cette **Espagne profonde** que Dionisio Ridruejo, dans les années 60, en lutte contre la dictature, appelait métaphoriquement et sans la moindre ethnicité, "**le tronc de la race**".

Car l'identité qui se dessine à travers ces signes, même si ceux-ci sont différents aujourd'hui tout comme les supports et les formes qu'ils empruntent, est bien la nôtre. Regardez Tolède. Vous l'avez là devant vous, dans une figuration d'ocres âpres, de rouges oxydés et abrupts, bruns de soleils brûlés et de verts noircis, glaisés et profonds qui enserrent les "cigarrales" * dans une fuite vers eux-mêmes, matière qui se densifie, magma qui se cloître dans un tourbillon dont le destin nous échappe. Tolède encore, clameur glauque de bruns et de cuivre, à l'écoute de mille histoires passées, architecture tacite de mille isomorphies de palais et d'églises que mille racines occultes poussent, triomphes et cadavres, vers un firmament de promesses et de pleurs, plomb aplati des nuages, boomerang qui coupe net l'ascension, anamorphose de tant d'espoirs. Terres de Tolède, encore et toujours, dans ce pont brisé sur le Tage, tant de victoires, morts/gloires d'un jour, collines jonchées de sécheresse et d'empire, terres inutilement en alerte, stériles ou vierges, nuits menacées d'une impossible aurore, objet que nous appellerions aujourd'hui fractal, comme une conversation qui ne parviendrait pas à s'engager, confins sans borne dans le vert sale de l'eau qui s'échappe, en bas vers la rivière, dans le bleu léger qui s'échappe, en haut vers le ciel.

Dites-moi, n'est-ce donc pas l'Espagne ?

L'Espagne encore, cette Salamanque monumentale et rectiligne, accablée de tours et de coupoles, espace plein de rumeurs et de pressentiments, qui vacille et s'affirme en un jaune presque terre de sienne, tracé de lances et de livres, morphologie de savoirs déclinés dans la pierre, pavane déjà d'un présent impatient, alphabet incessant d'un passé qui ne se tait ni ne s'épuise. Face à cette obstination de la Salamanque essentielle de Colette Beleys, que peuvent modifier les ânes et les cyprès bordant la ville, anecdote fugace qui ne survivra guère aux années 60 ?.

Et qui pourra effacer de la mémoire collective des Espagnols - Unamuno l'appelait **l'intrahistoire** - les taches de lumière éclatée et fixe de la Nouvelle Castille, hommes et blés unis par le joug d'une même obstination irréductible de la terre, été de brûlantes chaleurs qui endiguent l'air dans un jaune interminable, Manche des moissons et des moulins, horizon de rêves ultimes, imprégnés de toutes les folies, terre du Quichotte, soir chargé de tous les impossibles auxquels il est impossible de renoncer, la Manche, cœur de l'Espagne que l'artiste nous rend, timide et vibrante, avec la sagesse de ceux qui, revenus de tout, sont encore prêts à partir.

L'Espagne encore dans ce dimanche madrilène. Ils sont venus passer l'après-midi à La Pradera de San Isidro. Ils sont quatre, deux couples d'amoureux. Une longue promenade à parler de tout et de rien ; ou à s'enfermer dans l'intimité à deux pour faire et défaire secrètement le futur, une fois, vingt fois, cent fois. Les

* Maisons typiques de Tolède.

arbres ont les senteurs de l'été, le kiosque joue "Islas Canarias" : tout est prévisible, nécessaire, comme eux-mêmes, mains enlacées, corps contigus dans une complicité qui suscite et retient l'exaltation présagée. Ils avancent vers la guinguette, là-haut. Encore plus haut, placée sur l'aqueduc de Ségovie, l'artiste les voit s'approcher des tables installées contre un muret dominant le paysage. Ils choisissent la dernière, laissant entre eux et les autres couples, un **no man's land** protecteur, une table vide. Ils s'assoient sans regarder, avec l'arrogance de ceux qui ont la vie devant eux ; demandent, une bouteille de vin, quatre verres, quelques **tapas**. La conversation languit. Un ange passe. La jeune fille vêtue de lis rose, cheveux vénitiens, bras turgescents, profil aquilin et doux - Carmen peut-être ? Almudena ? - s'abîme dans la contemplation de son propre lointain (que voit-elle hormis elle-même ?). En contrebas de La Pradera, la rivière Manzanarès suffoque les branches, inverse les édifices qui se dressent sur l'autre rive, verticaux, puis s'échappe on ne sait vers où. Le peintre les a tous placés dans un carrousel arrêté qui les emporte, tourbillon serein, vers le cœur transparent d'un après-midi de Madrid.

L'Espagne, toujours, dans ces visages : hommes et femmes aux chairs desséchées, expression sévère, port austère, arrogance contenue. Femmes de La Alberca et de Plasencia - au marché, à la fontaine, avec l'enfant ; Pepita de Peniscola ; existences maltraitées ; mains paysannes ; destins fermés ; fronts où ne se lit ni soumission ni colère ; noir des blouses, des cheveux, du fichu sur la tête ; pauvreté ancestralement assumée ; tautologie de l'austérité où les simagrées sont contre-sens et où la dignité est le support irremplaçable de la vie. Vous la rencontrerez dans les yeux élémentaires de Maria Antonia tenant son oiseau mort ; dans le corps ramassé et tendu du jeune torero d'Ubeda, cramponné à sa cape, crispé sur la barrière, espoir et abîme du taureau, avec la peur qui lui courbe le dos mais lui redresse le cœur ; ou encore chez ces jeunes brodeuses de Lanjaron, perdues dans leurs doigts et leurs songes, regards tournés vers l'intérieur et sourires inaccessibles, décidées à ne jamais sortir de leur futur antérieur irrémédiablement vaincu.

Et n'est-ce pas toute l'Espagne que ce "**misteri d'Elx**", apothéose de ferveur et de palmiers, soleil unanime d'août frappant la coupole de l'église-cathédrale. A l'intérieur, contre le jaune-blanc des murs, au-dessus des arches voûtées, deux balcons : taches en grappe, tremblement moite du noir des éventails et des mantilles, femmes au recueillement dévôt ; et soudain le ciel figuré qui s'ouvre et la vierge qui descend au milieu d'une pluie de miroirs minuscules et scintillants, étonnement attendu, sans cesse renouvelé, transfigurant du rite annuel en une explosion partagée. La foi comme spectacle, le symbole comme **catharsis** attendu et collective, le baroque hispanique inévitable et salvateur.

J'ai lu quelque part que la peinture de Colette Beleys serait "masculine". Erreur ! Double erreur !. D'abord parce qu'il est absurde de vouloir tout anthropomorphiser, œuvre d'art comprise, de vouloir effectuer des

attributions sexistes dans une sphère qui relève, par définition, de la contingence et trouve en elle-même le commencement et la fin de son sens, son autonomie totale. Mais surtout, parce que quitte à jouer à une typologie culturelle des sexes, il semble inepte de qualifier de masculine la peinture qui est là devant nous et qui vient tout droit d'une vraie femme. Femme d'un seul homme, d'un seul pari. Amour et œuvre confondus dans une aventure sans **happy-end** possible, qui commence dans son achèvement, pour se réaliser dans la solitude de la création comme survie. Peinture sans concession, hachée et douce, où la fermeté des noirs cohabite avec la tendresse du mauve qui ne cèdera jamais au rose. Femme à l'immense caractère de femme, à laquelle cinquante années de lutte n'ont pas réussi à marquer l'âme d'une seule ride. Thérèse d'Avila, Catherine de Russie, Rosa Luxembourg, Camille Claudel, Anna Magnani. Entières dans leurs vies et dans leurs œuvres. Brisées parfois, jamais pliées. Ne disions nous pas, caractère ?.

Cela fait vingt-cinq ans que notre peintre n'a plus franchi les Pyrénées. Elle redoute l'Espagne d'aujourd'hui, sage et réaliste, mi-enrichie et post-modernisée. Elle préfère demeurer du côté de Quevedo, de Goya, de Machado, de Bunuel, glorieusement démesurés, passion de l'absolu à l'œuvre. Elle veut laisser les choses comme elles sont, ou tout au moins comme elle sent qu'elles sont. Ses tableaux lui disent, comme le poème de Juan Ramon Jimenez : "N'y touche plus. Telle est l'Espagne". La sienne. Celle de toujours. Passion d'Espagne.

José VIDAL - BENEYTO

Directeur Général de la Culture
au Conseil de l'Europe